Haine maniaque : le difficile désinvestissement des objets œdipiens à l'adolescence

Isée Bernateau¹

Résumé – La manie pose la question du statut de l'objet et de son destin. Alors que l'objet est au cœur du deuil et plus encore de la mélancolie, la manie fait disparaître et dédaigne l'objet, au profit de l'assomption d'un moi triomphant qui lui refuse désormais toute place et tout investissement. Faisant ressurgir la haine à l'égard de l'objet, l'état maniaque, quand il s'impose à l'adolescence, témoigne du difficile désinvestissement des objets œdipiens. A travers le cas d'une adolescente qui hait son père, les différentes significations inconscientes de cette haine sont explorées. Témoin de la fixation incestueuse à l'objet paternel, la haine prend également sens dans un lien préœdipien à l'objet maternel, qu'il ne faut perdre à aucun prix. Mais la haine est aussi dans le même temps un affect séparateur, visant à se disjoindre de l'objet pour tracer les frontières d'un moi toujours susceptible d'être envahi par l'objet. La haine maniaque, quand elle s'érige à l'adolescence témoigne donc de la difficile introjection des objets œdipiens, et de la crainte de les perdre totalement en s'en séparant.

Mots-clés : manie – haine – adolescence – perte de l'objet

¹ Psychologue clinicienne, Maître de conférences à l'Université Paris-Diderot.

Manie-mélancolie : les deux affections lutteraient-elles, chacune à leur manière, contre le même mal ? Les avancées freudiennes de *Deuil et mélancolie* le laissent entendre : « L'impression, déjà formulée par plusieurs chercheurs en psychanalyse, veut que la manie n'ait pas d'autre contenu que la mélancolie, que les deux affections luttent contre le même "complexe", auquel il est vraisemblable que le moi a succombé dans la mélancolie, alors que dans la manie il l'a maîtrisé ou mis à l'écart » (1915, p. 275). Le « complexe » en question renvoie à la perte de l'objet, noyau commun du deuil et de la mélancolie, dont Freud souligne les différences de traitement selon que le deuil suit son cours ou qu'il s'infinetise et s'enlise dans la mélancolie. Quand bien même l'état maniaque ne suit pas l'épisode mélancolique, la manie, renversement dans le contraire ou contre-investissement de la mélancolie, demeure le revers d'une médaille dont la mélancolie est l'avvers. Mais quel est le destin de l'objet perdu dans la manie ? « Maîtrisé », « mis à l'écart », l'objet, central dans le deuil et plus encore dans la mélancolie, semble disparaître dans la manie, au profit de l'assomption d'un moi triomphant qui lui refuse désormais toute place et tout investissement : « dans la manie, il faut que le moi ait surmonté la perte de l'objet (ou bien le deuil quant à la perte, ou bien, peut-être, l'objet lui-même), ensuite de quoi tout le montant de contre-investissement que la souffrance douloureuse avait, à partir du moi, tiré à elle et lié, est devenu disponible. Le maniaque nous démontre aussi à l'évidence, en partant comme un affamé à la quête de nouveaux investissements d'objet, qu'il s'est libéré de l'objet dont il avait souffert » (*Ibid.*, p. 276). Dans la manie, le sujet réussirait-il en effet à se « débarrasser » de l'objet ? A travers le cas d'une adolescente qu'on ne saurait en aucun cas considérer comme un authentique cas de manie psychiatrique, mais qui semble trouver dans la haine de son père une assise identitaire, je souhaite montrer que la haine, quand elle se déchaîne à l'adolescence, entend, à l'instar de la défense maniaque, triompher de la difficile et douloureuse question de la perte de l'objet œdipien.

Quand Elisabeth entre dans le cabinet, je suis intriguée par son air de petite souris apeurée... Sous un blouson de cuir trop grand pour elle et étrangement masculin, elle semble vouloir dissimuler un corps qui serait resté celui d'une petite fille. Au moment où je lui serre la main, son sourire est un premier jalon : un sourire à la fois timide et fier, qui tente de s'assurer qu'elle est reconnue et acceptée, mais qui, dans le même temps, paraît défier un adversaire. Fille aînée d'un père ayant fait fortune dans les affaires et d'une mère qui ne

travaille pas, Elisabeth est âgée de 19 ans. Elle a obtenu avec beaucoup de difficultés son baccalauréat quelques mois avant le début de sa thérapie. Elle a vécu dans différents pays, au gré des affaires de son père, et entreprend désormais des études de langues à l'Université. « Je viens vous voir parce que je suis triste. Parfois, j'ai des accès de tristesse, et de rage. Ces soirs-là, je me griffe, je peux même donner des coups de tête dans les murs. C'est la nuit, quand je n'arrive pas à m'endormir. Parfois, je me dis que je vais me suicider. C'est à cause de mon père. Je ne peux vraiment plus le supporter ». À cet instant, comme un fleuve dont les digues auraient rompu, elle se dresse sur son siège et éructe littéralement : « Oui, c'est vrai, c'est à cause de mon père, ce salaud, cette ordure, oui, j'ai pas honte de le dire, mon père est un vrai salaud. Je le hais ! ». Son visage se tord, elle grimace, un rictus lui déchire le visage : « Je ne veux plus jamais le voir. Je veux qu'il disparaisse de ma vie et de celle de ma mère, je veux qu'il meure ».

D'emblée, le ton est donné, et la thérapie mise en place, à raison d'une séance en face à face par semaine, déploie, pendant les deux premières années, les différentes facettes de la haine d'Elisabeth. À peine assise sur le fauteuil, elle laisse libre cours à sa haine. Elle crie plus qu'elle ne parle, devient rouge et transpirante, et les insultes, les mots et les gestes orduriers envahissent l'espace et le temps de la séance : « Mon père, c'est un vrai con, je n'ai pas peur de le dire, je le hais. Je le hais, je le hais, je le HAIS....Il est immonde, immonde moralement. C'est pour ça que j'ai demandé à aller en internat dans une autre ville pour terminer mes études. C'est plus possible la vie à la maison avec lui. Il se met du parfum qui empeste, il fait le beau mais il est moche, non je vous jure, il est moche. Il est riche et il met de beaux vêtements, mais en dessous, dans son cœur, il est sale, dégueulasse, un vrai fumier. Une vraie merde ! » Difficile de se tenir, difficile de rester calme face à ce déferlement qui emporte tout sur son passage et qui fait de la séance le lieu d'une décharge langagière au plus proche de l'acte. De séance en séance, Elisabeth se plaint d'avoir été constamment « envahie » par ce père « qui ne s'est pourtant jamais vraiment occupé d'elle », et qui lui a « gâché toute sa vie » : « Il préférerait ses dîners mondains à la vie de famille. Oui, ce salaud, il a gâché la vie de ma mère. Ma mère, je me suis toujours bien entendue avec elle. Mais là j'en peux plus. Mon père dit que je dois rester à la maison jusqu'à ce que j'ai un diplôme, mais moi j'explose, je craque. Si je dois continuer à vivre dans cette maison, je vais le tuer ». Elisabeth décrit la vie familiale comme totalement clivée : d'un côté, le père et ses trois frères cadets, alliés éternels et intangibles ; de l'autre, sa mère et elle, unies dans leur haine du père, que la mère dit n'avoir jamais aimé, mais dont elle refuse pourtant ardemment de divorcer.

« Mais c'est pour l'argent ! Elle veut l'argent, c'est tout », m'explique Elisabeth. Chez elle, la dépression menace sans cesse un équilibre psychique précaire que la haine suture plus qu'elle ne le structure. Elisabeth me confie des idées suicidaires permanentes, dont seul l'amour des chevaux, qu'elle aime et va monter chaque week-end, la préserverait. Le clivage de l'objet, l'externalisation, la haine de soi, le défaut de refoulement, le déni et la projection règnent dans un espace psychique que l'Œdipe, dans sa dimension structurante, semble peiner à organiser. De désinvestissement de l'objet (« le complexe d'Œdipe périt donc de son échec, de son impossibilité interne » Freud, 1924, p. 28), en tout cas, il n'est pas question !

LA MISE AU JOUR DE LA HAINE DANS L'ÉTAT MANIAQUE

Comme le souligne K. Abraham, dès 1912, l'état maniaque s'accompagne d'une levée du refoulement : « En cas d'excitation maniaque grave, le patient est comme vertigineusement emporté par ses pulsions ; il faut souligner ici que la libido tant positive que négative (amour et haine, désir érotique et hostilité agressive) font également irruption dans la conscience » (p. 221). Cette levée de refoulement s'accompagne d'une désinhibition des pulsions d'amour et de haine à l'égard de l'objet qui, ordinairement liées dans l'ambivalence, apparaissent libres et déliées dans l'état maniaque : « Le sommet de la manie est comme une ivresse de liberté. La composante pulsionnelle sadique est délivrée de ses entraves. Toute retenue disparaît en faveur de comportements agressifs sans égards » (*Ibid.*, p. 222). La manie fait donc surgir la motion haineuse qui s'exprime désormais sans refoulement. Il y a dans la manie une violence qui est celle des premiers temps de la vie instinctuelle. Dans « Masculin maniaque ? », F. Neau rappelle que la manie, avant de devenir une entité nosographique circonscrite par la psychiatrie moderne, caractérisait chez les Grecs une folie meurtrière que rien ne peut endiguer : « "Mania" en effet est le nom de la démence qui dans Sophocle saisit "le grand Ajax, le héros aux puissantes épaules", fou de rage qu'Ulysse ait hérité des armes du bouillant Achille, et le pousse à massacrer les troupeaux qui nourrissent les Grecs devant Troie – en se réveillant de son délire, et devant l'horreur du carnage, Ajax se tue » (2005, p.43). Or, même si Elisabeth n'est pas dans un état maniaque au sens psychiatrique du terme, au sens psychiatrique du terme, ce défaut de refoulement est patent lorsqu'elle exprime sans gêne et sans culpabilité aucune qu'elle souhaite la mort de son père, qu'elle voudrait par exemple qu'il meure dans un accident d'avion, « mais alors un vrai crash, comme celui du 11 septembre, pour qu'il meure dans d'atroces souffrances, avec la peur au ventre ». La levée de refoulement lui permet de se représenter la mort de son père sans en éprouver le moindre

chagrin. Or, cette levée de refoulement semble correspondre, non pas à la manie comme un concept psychiatrique à la symptomatologie caractéristique, mais à une défense maniaque qui s'érige pour lutter contre l'angoisse dépressive et la culpabilité. Mais si l'usage de la défense maniaque permet de comprendre pourquoi la haine s'exprime chez le sujet sans retenue là où elle serait ordinairement refoulée, les motifs d'une telle haine demeurent néanmoins énigmatiques.

Chez Elisabeth, la haine du père m'apparaît dans un premier temps de la thérapie comme étant le contre-investissement d'un amour incestueux aussi secret qu'intense. La haine viendrait cacher l'amour, le dénier, tout en maintenant intacts l'exclusivité et la massivité de l'investissement objectal. Derrière les conduites adolescentes comportementales de haine ou de rejet se dissimule souvent chez les adolescents la proximité psychique avec les objets parentaux : « C'est bien parce qu'ils ne réussissent pas à établir une distance psychique symbolique avec des parents devenus trop excitants que les adolescents sont contraints de recourir à une distanciation physique dans l'espace. En l'absence de celle-ci, l'attrait se transforme en rejet agressif, en attitudes phobiques d'évitement, en contre-investissements et en fécalisation des parents avec réaction de dégoût, dénigrement et dévalorisation » (Ph. Jeammet, 1985, p.1491). Parce qu'elle ne peut s'éloigner de son père, et parce que sa présence lui est une source d'excitation non liée, la haine d'Elisabeth vient dire son refus d'un contact dont la dimension incestueuse lui est devenue insupportable. Lors d'une séance, elle évoque avec horreur et en se tenant la tête dans les mains le « caleçon » du père, vu sur le sol dans la chambre parentale, caleçon sans aucun doute « sale, sûrement tâché de sperme, ou pire » et dont la vue l'a plongée dans un tel effroi qu'elle a dû sortir de la chambre avant de « tourner de l'œil ».

Avec sa haine, Elisabeth reconstruit le père pervers de la *neurotica*, un « pédophile », comme elle le nomme parfois, qui la suit dans la salle de bains en voulant « va savoir quoi » ! Pourtant, à ce père-là, comme Freud en son temps, je ne crois pas ou plus, tant j'entends le désir sous la crainte, et le fantasme de séduction sous l'horreur du viol. Comment en effet ne pas discerner dans les cris d'Elisabeth affirmant qu'elle veut « prendre un revolver et tirer sur son père » et qu'elle rêve « qu'il agonise sur le tapis du salon en poussant des râles de souffrance » un fantasme incestueux d'union sexuelle orgastique avec le père, fantasme dans lequel le meurtre devient, non plus l'élimination du rival gênant, mais, par une étrange concaténation des invariants du mythe œdipien, l'équivalent même de l'acte incestueux ? Le

défaut de refoulement dont l'extrême crudité des propos porte la trace, tout comme le fait que cette haine ne s'accompagne d'aucune honte, témoignerait en ce sens d'une identification hystérique à « la haine de la mère pour le père », identification qui signe, tout comme la toux chez Dora, le désir pour le père : « Tu as voulu être la mère, maintenant tu l'es du moins dans la souffrance » (1921, p. 44). La haine du père chez Elisabeth, comme la toux de la mère de Dora, « signifie un vouloir-remplacer la mère par hostilité », elle est, du coup, par-delà le discours explicite, « le symptôme qui exprime l'amour pour le père », elle « réalise le remplacement de la mère sous l'influence de la conscience de culpabilité » (*Id*). Mais la haine témoigne aussi de la déception qu'éprouve Elisabeth face à la non réalisation de ses désirs incestueux. Ce père, qui est « le pire des pères », est un père essentiellement décevant, un père qui ne répond pas et n'a jamais répondu aux attentes démesurées de sa fille, mais cette déception est farouchement niée par Elisabeth, qui refuse absolument de la reconnaître : « La déception pourrait être considérée comme un effet de la frustration et s'engager dans des voies divergentes : effectivement éprouvée et reconnue dans l'écart entre le désir et ses modes de réalisation, elle peut être exagérément montrée, exacerbée ou revendiquée ; mais elle peut, ailleurs, rester secrète, méconnue, ou encore être emportée par le déni et le clivage » (C. Chabert, 2011, p. 142). Tue, cachée, déniée, cette déception, -dont la reconnaissance aurait pu mener au désinvestissement de l'objet (Freud, 1920, p. 291) -, a sombré chez Elisabeth dans la haine. Plutôt haïr l'objet que renoncer à lui !

LA HAINE ET SON OBJET

Et pourtant, les interprétations que je fais visant la mise au jour de cette forme classique du complexe d'Œdipe provoquent chez Elisabeth une indifférence légèrement teintée d'hostilité qui dépasse la simple résistance. L'idée que la haine serait le symétrique inversé, voire le pendant de l'amour, se heurte chez elle à l'immuabilité d'une haine qui n'admet aucune ambivalence envers la figure paternelle. Au contraire, mes interprétations ne font que provoquer la réaffirmation militante d'une haine qui, comme l'écrit J. André, « ignore les demi-mesures : "je t'aime un peu, beaucoup, passionnément"...L'amour se décline, il admet les nuances. Rien d'équivalent du côté de la haine, "haïr un peu" est grammaticalement correct, sémantiquement vide. Par contre, "haïr passionnément" n'est pas loin d'énoncer un pléonasme » (2012, p. 39). Elisabeth trouve dans cette haine, constamment réaffirmée, voire revendiquée, une authentique façon d'être au monde, et, même, un gain de plaisir. Elle hait

passionnément, avec emportement, de tout son corps et de toute son âme, un objet qu'elle refuse obstinément de lâcher, auquel elle se cramponne farouchement.

Pour celui qui hait, l'objet est toujours présent, trop présent même, au point d'occuper tout l'investissement libidinal. Fixé à son objet de haine, le sujet n'est préoccupé que de lui, dans un tête-à-tête et parfois un corps à corps dont la nouvelle de Conrad, *Le duel*, offre un exemple paradigmatique : « Nos héros ne font pas pourtant semblant de se battre. Tout au contraire : plus le récit avance, plus d'acharnement ils mettent à se ruer l'un vers l'autre, avec une violence insensée. Ils rêvent de se pourfendre, mais justement, ils en rêvent. Leur haine a besoin d'un objet bien réel, d'un être bien vivant. Si l'amour s'entretient de l'absence, il faut à la haine la permanence » (J.-B. Pontalis, 1988, p.49). Au fur et à mesure de l'avancée de la thérapie, je commence à entendre que la constance de la haine du père vise chez Elisabeth à conférer à ce père, souvent absent dans la réalité du fait de ses obligations professionnelles, une omniprésence qui, en réalité, la prémunit contre le danger de sa perte. Même quand son père n'est pas là, elle « sent son odeur partout, son odeur de parfum qu'elle déteste plus que tout et qui empest dans toute la maison, en permanence ». E. Louët, à partir des tests projectifs d'adolescents présentant des troubles bipolaires, remarque chez eux un fort investissement de la présence perceptive de l'objet, investissement qui tente de pallier l'insuffisance d'une représentation interne : « Ainsi, lorsque l'absence se fait perte définitive et non plus potentielle retrouvaille avec l'objet, la dialectique dehors/dedans s'aplatit sur la périphérie sensorielle, faisant de la perception, à portée de regard, le support et garant de soi » (2011, p. 153). Par-delà le discours manifeste de dénigrement et d'exécration, la haine, témoignerait-elle en réalité d'une peur de perdre l'objet, massivement crainte par le sujet ? Cette dimension est patente chez Elisabeth, qui se dit « jamais assez débarrassée de son père » et qui fait exister son père de façon massive au cœur du lien transférentiel. Mais pourtant, la haine et la manie n'auraient-elles pas également en commun de vouloir « triompher » de l'objet, de le réduire à néant pour tenter de s'en affranchir ? Comme Elisabeth le dit parfois, il est temps pour elle de s'occuper d'autre chose que de son père.

L'ACTION SÉPARATRICE DE LA HAINE

Le corps devenu pubère ordonne à l'adolescent un « détachement » des objets œdipiens de l'enfance : « À partir de ce moment, l'individu humain doit se consacrer à la grande tâche de se détacher des parents, et ce n'est qu'après s'en être acquitté qu'il peut

cesser d'être un enfant pour devenir un membre de la communauté sociale » (1915-1917, pp.348-349). Ainsi, la puberté est et surtout elle se doit d'être le moment privilégié de la liquidation du complexe d'Œdipe, sur son versant positif comme sur son versant négatif, parce qu'une séparation de corps doit advenir sous peine d'un basculement dans un inceste désormais réalisable. Autrement dit, il devient vital pour l'adolescent de se détacher de ses objets œdipiens sous peine de se voir engagé dans un rapproché incestueux et meurtrier. Cette contrainte fait de l'adolescence le moment de vérité d'un processus de séparation qui se déroule de la naissance à la mort (I. Bernateau, 2010). Mais, dans le complexe d'Œdipe comme dans le deuil, « on peut observer d'une façon générale que l'homme n'abandonne pas volontiers une position libidinale, pas même lorsqu'un substitut lui fait déjà signe. » (Freud, 1915, p. 265).

Le « processus de séparation » qui s'engage à l'adolescence est donc un processus complexe et douloureux. La séparation d'avec les objets de l'enfance, bien que prescrite par le développement de la puberté, est une source de souffrance considérable pour l'adolescent qui la vit souvent comme une mort, à la fois de lui-même et de l'autre. Elle le renvoie en effet aux premiers temps de sa vie psychique, aux premières séparations d'avec l'objet, l'obligeant à retraverser et à réélaborer les modalités singulières d'établissement du lien à l'objet. Or, dans ces temps précoces de la vie psychique, la position maniaque, telle que Winnicott la conçoit, a parfois joué un rôle remarquable. Considérée comme faisant partie du développement normal de l'enfant, la défense maniaque renvoie selon Winnicott à « la capacité dont dispose une personne pour dénier l'angoisse dépressive inhérente au développement affectif, angoisse qui appartient à la capacité qu'elle a de ressentir de la culpabilité, de reconnaître sa responsabilité pour les expériences instinctuelles, et pour l'agressivité dans le fantasme qui accompagne les expériences instinctuelles » (1935, p. 36). M. Klein, dans son analyse de la manie, situe la défense maniaque *entre* la position schizo-paranoïde et la position dépressive : « Sa dépendance, torturante et dangereuse, à l'égard de ses objets d'amour, pousse le moi à vouloir se libérer. Or son identification avec ces objets est trop profonde pour être abandonnée » (1934, p. 327). Le moi, en se réfugiant dans un « *sentiment de toute-puissance (...)* nie l'importance de ses bons objets comme des dangers dont le menacent ses mauvais objets et le ça » (*Ibid.*, p. 328). La « défense maniaque », ou « position maniaque » vise donc, selon M. Klein, à combattre la « nostalgie » (1940, p. 346), caractéristique de la position dépressive, que le moi éprouve à l'égard de bons objets qu'il a sans cesse peur de perdre ou de voir détruits.

Cette position maniaque est donc nécessaire à l'enfant pour se protéger contre sa détresse, et contre le sentiment de dépendance que cette détresse induit. Dans la défense maniaque, ce sentiment est violemment dénié, au profit du triomphe du moi, qui se trouve « gonflé » soudainement par la régression de la libido dans le moi. Bien à l'abri dans sa « forteresse de la défense maniaque » (J. Riviere, 2007, p. 112), le sujet jouit d'une invulnérabilité qui le protège, temporairement, du pouvoir de l'objet sur lui. Freud remarque, à propos de l'usage des stupéfiants, que leur succès provient de la régression de la libido dans le moi qu'ils rendent possible : « On ne leur sait pas gré seulement du gain de plaisir immédiat, mais aussi d'un élément d'indépendance ardemment désiré par rapport au monde extérieur. Ne sait-on pas qu'avec l'aide du "briseur de soucis" on peut se soustraire à chaque instant à la pression de la réalité et trouver refuge dans un monde à soi offrant des conditions meilleures ? » (1930, p. 265). Or, cette régression de la libido dans le moi, caractéristique de l'état maniaque, est à l'origine du sentiment de toute-puissance et de triomphe propre à cet état : « Cette *minimisation de l'objet et ce dédain* sont, je pense, caractéristiques de la manie et permettent au moi d'opérer ce détachement partiel que nous observons à côté de sa faim pour les objets. Pareil détachement, inaccessible au moi dans la position dépressive, représente un progrès, un renforcement du moi dans sa relation à ses objets » (M. Klein, 1934, p. 329). L'érection maniaque de la haine, constatée chez Elisabeth comme chez d'autres adolescents, témoignerait-il donc d'un travail de séparation caractéristique du processus d'adolescence ?

L'analyse de Winnicott met l'accent sur le rôle fondamental de la haine dans la séparation d'avec l'objet. Freud constatait déjà que l'objet se découvre dans la haine : « L'externe, l'objet, le haï seraient, au tout début, identiques » (1915, p. 183). Au contraire de l'amour cannibalique qui supprime l'existence séparée de l'objet, la haine est liée au processus de différenciation permettant au sujet de s'éprouver distinct de la mère. La haine serait-elle donc un passage obligé de l'adolescence, venant signifier un écart, une différenciation là où le fusionnel incestueux menace ? Selon D. Guyomard, elle surgit comme écart minimal entre mère et fille là où le lien maternel est par trop érotisé : « Il s'agit d'une haine comme seule trouvaille pour protéger l'altérité de l'une comme de l'autre » (2009, p. 74). Mais dans le cas d'Elisabeth, ce qui est singulier, c'est que le lien haineux à la mère ne peut se constituer, et qu'au contraire la haine du père, haine commune à la mère et à la fille et qui les relie en permanence l'une à l'autre, vient sceller leur couple. Chez Elisabeth, l'assomption maniaque de la fixation haineuse envers le père signe une identification à la mère, identification plus

mélancolique qu'hystérique, plus primaire que secondaire. L'identification à la mère n'est pas chez elle l'héritière du renoncement œdipien, elle précède au contraire la conflictualisation que le complexe propose et elle en détermine la voie d'entrée. Il s'agit pour Elisabeth d'être la mère pour ne surtout pas la perdre, et l'identification, comme le pense Freud, interdit plutôt qu'elle n'ouvre au nouveau choix d'objet : « le choix d'objet a régressé à l'identification » (1921, p. 44).

UNE HAINE POUR DEUX

Dès lors, et à la faveur de cette identification, Elisabeth semble prise dans une relation symbiotique à sa mère, où la similitude règne, et où les éprouvés, les sentiments et les désirs de l'une et de l'autre sont considérés comme étant parfaitement identiques. Cette homothétie entraîne, au sein du conflit que le couple parental traverse, une véritable alliance perverse mère/fille contre une figure paternelle uniment désignée comme objet de haine et de rejet. À elles deux, cela semble être : « On bat un père ! » Chez Elisabeth, ce clivage entre un objet totalement bon et un autre totalement mauvais évoque l'échec de la triangulation œdipienne et la bi-triangulation (A. Green et J.-L. Donnet, 1973) que l'on rencontre dans les pathologies limite : dans cette configuration originale, les deux objets œdipiens, en apparence distincts, mais, en réalité, symétriquement opposés l'un à l'autre, ne font en réalité qu'un. Elisabeth dit s'inquiéter pour sa mère, qui est tout le temps de mauvaise humeur, qui « fait tout le temps la gueule », qui pleure tous les soirs, et tout ça, poursuit-elle, par la faute de son père, qui leur rend la vie insupportable à toutes les deux. « Tout va bien dès qu'il n'est pas là. Quand il prend l'avion pour un déplacement, on respire, on revit, on se sent bien. Dès qu'il revient, tout est gâché, il pourrit tout ce qu'il touche, il pourrit la maison par sa seule présence ». Mais autant Elisabeth est discrète sur son père, dont elle semble n'avoir jamais assez dit de mal, et dont elle veut me « prouver », de séance en séance, par une accumulation de détails, la vilénie, autant elle ne peut rien dire de sa mère, objet de tout son amour mais objet rendu inaccessible par la faute père, « qui a détruit sa vie, qui les empêche de vivre heureuses et tranquilles, toutes les deux ». Proche de la configuration originale décrite par A. Green à propos de la mère morte, Elisabeth tient son père pour l'unique responsable d'un désinvestissement maternel qui la fait profondément souffrir : « Cette position qui pousserait l'enfant à se laisser mourir, par impossibilité de dériver l'agressivité destructrice au dehors du fait de la vulnérabilité de l'image maternelle, l'oblige à trouver un responsable à l'humeur

noire de la mère, fût-il bouc émissaire. C'est le père qui est désigné à cet effet » (1983, p.232).

Ainsi, derrière la haine ressentie pour le père pourrait bien se cacher la menace que fait porter au moi l'emprise maternelle. Haïr le père, ce serait alors, pour Elisabeth, « hystériser », donner à voir et *se* donner à voir le spectacle d'une colère préservant le moi de l'impact traumatique de la relation avec la mère. Dans sa relecture minutieuse du cas du petit Hans, Lacan établit que la phobie est un moyen pour Hans de signifier et de suppléer le manque d'interdit paternel. Face à une mère trop proche, trop désirable et trop désirée, et face à un père trop compréhensif, trop désireux de comprendre – et d'encourager ? – les désirs œdipiens de son fils, le petit Hans n'a plus que sa phobie pour se protéger contre de tels désirs et contre la menace d'engloutissement que représente leur possible accomplissement : « Ce qu'il craint, ce n'est pas tant d'en être séparé [de sa mère], que d'être emmené avec elle Dieu sait où. Cet élément, nous le trouvons affleurant à tout instant dans l'observation – pour autant qu'il est solidaire de la mère, il ne sait plus où il est » (p. 328). Comme Lacan le constate, c'est « l'absence du père » (p. 345) qui fait peur au petit Hans, parce que cette absence le livre à « la mère, inassouvie et privée de façon intenable, [qui] peut aussi le mordre » (p. 329). Seul en effet l'interdit paternel, dérisoire mais solide bâton qui maintient ouverte la gueule du crocodile maternel menaçant de se refermer sur l'enfant, a, selon l'image chère à Lacan, le pouvoir de rendre possible et élaborable la séparation d'avec la mère : « S'il y avait eu un *Vatti* dont on aurait pu vraiment avoir peur, on aurait été dans la règle du jeu, on aurait pu faire un véritable Œdipe, un Œdipe qui vous aide à sortir des jupes de votre mère » (*Id.*).

Chez Elisabeth, ce n'est pas – ou plus – la phobie, mais justement la haine ressentie pour le père qui apparaît comme un moyen de le restaurer imaginativement comme père frustrateur, père privateur et père interdicteur. Comme le note Ph. Gutton : « *L'affect de haine réagit à l'abus* » (1997, p. 37). Parce qu'elle rejette, parce qu'elle met au-dehors, la haine rétablit un écart, certes minimal et couteux, là où la fusion et la confusion menacent. Le pouvoir séparateur de la haine dessine les limites d'une identité fragile, menacée par l'empiètement de l'objet pubertaire. Par sa haine, Elisabeth tente de séparer d'elle l'« abject », au sens où l'entend J. Kristeva : « j'ai appelé abjection l'expérience initiale et fondatrice du nouveau-né confronté à la séparation du contenant utérin, puis du corps maternel pour en faire un objet prototypique de tout objet de parole et de pensée » (2005, p. 140). La haine d'Elisabeth comporte donc bien une dimension objectale, puisqu'elle vise à éliminer le/la

rivale pour rejoindre l'aimé/l'aimée, mais elle est surtout au service du narcissisme : elle trace les frontières du moi en se dégageant d'une dyade symbiotique et en se protégeant d'une menace d'envahissement par l'objet. « Le maniaque, lui, voudrait se donner à croire que le deuil a été absolu, la mélancolie absoute, et que la notion de perte n'a même pas à se poser », note J. Gilibert (1978, p. 22).

R. Roussillon, prolongeant la réflexion de Winnicott, considère que l'échec du processus de « destructivité-créativité » de l'objet est responsable de la tendance à la « destruction » des patients limites ou psychotiques. Pour sortir d'une telle répétition, ce processus, qui n'a pas pu avoir lieu de façon satisfaisante dans la petite enfance, doit pouvoir s'effectuer dans l'analyse : « L'analyste (et le cadre, l'analyse *dans* son cadre) doit survivre aux attaques destructives du patient. Le plein déploiement de cette problématique implique que l'analyste puisse être *atteint* par la destructivité et *survivre* » (1991, p. 126). Ce que j'ai mis longtemps à comprendre avec Elisabeth, c'est qu'il lui importait plus que tout de venir, semaine après semaine, *me* dire, à *moi une femme* : « je hais mon père ». Mes interprétations œdipiennes ont longtemps raté leur cible car je ne voyais pas que le point important était pour elle de m'assurer de la ténacité de sa haine, ténacité par laquelle elle se trouvait assurée de ne me perdre jamais, puisque cette haine commune nous reliait pour toujours : « dans la défense maniaque, le deuil ne peut être vécu » (Winnicott, 1935, p. 22).

LA MANIE CONTRE LA PERTE

Ainsi, *dans* et *par* la haine se trouve maintenu l'investissement libidinal œdipien, investissement passionnel et obsessionnel alliant exclusivité et immuabilité. De cette façon, et sans que cela se voie, l'objet est prémuni contre toute perte, contre toute séparation, la haine maintenant un lien éternel avec lui. Enfin, le spectacle de cette haine adressée à un tiers me désigne comme l'objet secret de cette haine, objet sur lequel on vient déverser un torrent d'insultes semaine après semaine. Un jour, Elisabeth évoque un conflit très violent entre ses parents, conflit dans lequel sa mère a traité son père de « salaud qui lui pourrit sa vie ». « Ma mère est ensuite venue me voir pour me demander ce qui n'allait pas, parce que je me tapais la tête contre le mur et j'ai pensé un truc désagréable mais je ne me souviens plus quoi ». Comme un murmure à peine audible, la haine pour la mère se fait jour peu à peu, se dévoilant plus explicitement dans la haine de toutes ces « putes » qui trainent à l'Université et qui lui font vraiment « péter les plombs ».

C. Chabert, dans *Féminin mélancolique*, développe l'idée selon laquelle s'actualise, au cœur de la relation transférentielle, l'angoisse de perte des premiers objets : « Le transfert, lorsqu'il devient passion, ne contient-il pas l'arrachement nécessaire aux objets d'amour originaires ? Le déplacement qu'il implique se révèle d'autant plus difficile et douloureux que l'amour et la haine assignés aux premiers objets y demeure fixés : le transfert s'éprouve alors comme une trahison, un abandon de ces premiers objets avec la crainte concomitante d'être trahi et abandonné par eux » (2003, p. 134). La haine maniaque, lorsqu'elle s'érige à l'adolescence, prend donc sens dans un processus de séparation dont elle signe toute la difficulté. La position maniaque, bien qu'elle participe, selon M. Klein, du processus d'introjection de l'objet, processus qui rend possible la séparation (on peut s'en éloigner au dehors puisqu'on le garde au-dedans), porte la trace des points d'achoppement de cette introjection, car cette défense signe dans le même temps la fragilité et la destructivité de ses liens aux premiers objets : « Le jeune enfant qui ne peut pas suffisamment se fier, comme nous l'avons vu, à ses sentiments réparateurs et constructeurs, recourt à la toute-puissance maniaque » (1940, p.348).

La haine maniaque n'advierait donc à l'adolescence que lorsqu'il est impossible de renoncer à l'objet œdipien sans risquer de le perdre totalement. Face à la difficile introjection d'un objet trop excitant, ou trop fragile, la haine maniaque tente de s'affranchir de cet objet en déniait le lien qui l'unit au sujet, et en proclamant haut et fort l'insignifiance de l'objet pour le sujet. Ce faisant, elle offre une solution transitoire au sujet, car elle lui permet de faire l'expérience d'un désinvestissement en réalité « bien au-dessus de ses moyens ». Mais cette haine maniaque a un prix : fort coûteuse pour le moi, elle est toujours susceptible de s'inverser dans la mélancolie, révélant alors la profondeur et la puissance du lien à l'objet. Lorsque mes interprétations commencent à pointer le collage, l'adéquation de son discours au discours maternel, Elisabeth se met à parler un peu moins de son père. Elle commence alors à parler de Sarah, une amie rencontrée à l'Université, mais qu'elle « hait » depuis quelques mois parce qu'elle est trop insolente, trop haineuse avec les profs. Cette amie menace de sortir avec Jérôme, « un garçon très con » mais qu'elle aime bien et autour duquel Sarah « n'arrête pas de tourner ». De nouveaux investissements d'objets se font jour, et un trio apparaît dont Elisabeth a peur d'être le tiers exclu. La tristesse la saisit : « Qu'est-ce que je vais devenir, moi, si ils sortent ensemble ? ».

BIBLIOGRAPHIE

- Abraham K. (1912). « Préliminaires à l'investigation et au traitement psychanalytique de la folie maniaco-dépressive et des états voisins », *Œuvres complètes*, I (1907-1914), Paris, Payot, 1965, 212-227.
- Abraham K. (1924). « Esquisse d'une histoire du développement de la libido fondée sur la psychanalyse des troubles mentaux », *Œuvres complètes*, II (1915-1925), Paris, Payot, 1965, 170-227.
- André J. (2012). *Paroles d'hommes*, Paris, PUF.
- Bernateau I. (2010). *L'adolescent et la séparation*, Paris, PUF.
- Chabert C. (2003). *Féminin mélancolique*, Paris, PUF.
- Chabert C. (2011). *L'amour de la différence*, Paris, PUF.
- Conrad J. (1908). *Le Duel*, Paris, Ombres-Rivages, coll. Rivages poche/Bibliothèque étrangère, 1991, rééd. 1993.
- Donnet J.-L., Green A. (1973). *L'enfant de ça. Psychanalyse d'un entretien : la psychose blanche*, Paris, Editions de Minuit.
- Freud S. (1905). *Fragment d'une analyse d'hystérie*, *Œuvres complètes*, VI, Paris, PUF, 1988, 183-303.
- Freud S. (1915). *Pulsions et destins des pulsions, Métapsychologie*, *Œuvres complètes*, XIII, Paris, PUF, 2006, 163-189.
- Freud S. (1915). *Deuil et mélancolie, Métapsychologie*, *Œuvres complètes*, XIII, Paris, PUF, 1988, 261-281.
- Freud S., *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, (1915-1917), *Œuvres complètes*, XIV, Paris, PUF, 2000.
- Freud S. (1920). *Au-delà du principe de plaisir*, *Œuvres complètes*, XV, Paris, PUF, 273-339.
- Freud S. (1921a). *Psychologie des masses et analyse du moi*, *Œuvres complètes*, XVI, Paris, PUF, 1991, 1-85.
- Freud S. (1924). « La Disparition du complexe d'Œdipe », *Œuvres complètes*, XVII, Paris, PUF, 1992, 25-35.
- Freud S. (1930). *Le malaise dans la culture*, *Œuvres complètes*, XVIII, Paris, PUF, 1994, 245-335.
- Green A. (1983). *Narcissisme de vie narcissisme de mort*. Paris, Editions de Minuit.
- Gutton Ph. (1997). « Haine à l'adolescence », *Cliniques méditerranéennes*, 53/54, 33-45.
- Guyomard D. (2009). *L'effet-mère : l'entre mère et fille : du lien à la relation*, Paris, PUF.

- Jeammet Ph. (1995). « La dépression à l'adolescence », Diatkine R., Lebovici S., Soulé M., *Nouveau traité de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent*, Paris, PUF, 1489-1496 .
- Klein M. (1934). « Contribution à l'étude de la psychogénèse des états maniaco-dépressifs », *Essais de psychanalyse* (1921-1945), Paris, Payot, 1968, 311-341.
- Klein M. (1940). « Le deuil et ses rapports avec les états maniaco-dépressifs », *Essais de psychanalyse* (1921-1945), Paris, Payot, 1968, 341-370.
- Kristeva J. (2005). « De l'abjection à la paranoïa », A. Fine, F. Nayrou, G. Pragier, *La haine. Haine de soi, haine de l'autre, haine dans la culture*, Paris, PUF, 139-153.
- Gilibert J. (1978). *L'Œdipe maniaque*, Paris, Payot.
- Lacan J. (1956-1957). *Le Séminaire livre IV. La relation d'objet*, Paris, Éditions du Seuil, 1994.
- Louët E. (2011). « Quand ne plus voir signifie perdre...Les aléas de la perception et de la représentation dans les troubles bipolaires de l'adolescent », *Psychologie clinique et projective*, 17, 127-158.
- Neau F. (2005). « Masculin Maniaque ? », *Psychologie clinique et projective*, 11, 35-78.
- Pontalis J.-B. (1988). *Perdre de vue*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 47-56.
- Riviere J. (2007). « Contribution à l'analyse de la réaction thérapeutique négative », *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, 39, 99-120.
- Roussillon R. (1991). *Paradoxes et situations-limites de la psychanalyse*, Paris, PUF.
- Winnicott D. W. (1935). « La défense maniaque », *De la Pédiatrie à la psychanalyse* (1935-1963), Paris, Payot, 1969, 19-36.

Isée Bernateau
 CEPP
 UFR Etudes psychanalytiques
 Université Paris-Diderot
 Bâtiment Olympe de Gouges
 75205 Paris cedex 13